

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 42 (1904)
Heft: 9

Artikel: Pour fêter ses 16 ans
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-200935>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

mission était tout jeune et ne connaissait pas encore bien le pays.

— Floflo — c'était le nom du vagabond — vous conduira, fait le préfet au gendarme; suivez-le seulement, ce n'est pas un mauvais homme.

Arrivés à destination, Floflo, suivi par le gendarme, alla frapper à la porte du syndic.

— Bonjour, monsieur le syndic, voici un gendarme que je vous amène.

— Ah! c'est toi, Floflo! C'est bon, c'est bon; y faut voi maintenant que je vous trouve un logement et une pension; mais, en attendant, allons toujou prendre un verre.

Tandis que le syndic et le gendarme trinquaient, Floflo sortit furtivement de la salle et, par des sentiers à lui seuls connus, s'en revint à Lausanne. Il y était arrivé depuis longtemps qu'on le cherchait encore dans toutes les maisons du village. A. S.

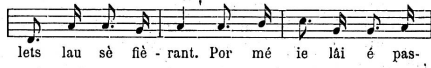


J'aime mieux, cent fois mieux, etc.

Un de nos correspondants nous envoie la chanson suivante, en réponse à la question posée, il y a quelque temps, par les *Archives suisses des Traditions populaires* et rappelée dans notre dernier numéro.

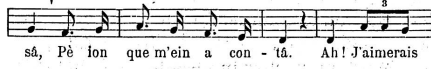


Ah! que mau-de sant lè fel-lies Qu'ài va-

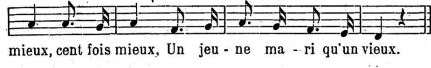


lets lau sè fiè-rant. Por mè ie lài é pas-

Refrain :



sà, Pè ion que m'ein a con-tà. Ah! J'aimerais



mieux, cent fois mieux, Un jeu-ne ma-ri qu'un vieux.

Ah! que maude* sant les fellies
Qu'ài valets lau sè flàrant,
Por mè ie lài é passà
Pè ion que m'ein a contà.

REFRAIN :

Ah! j'aimerais mieux, cent fois mieux,
Un jeune mari qu'un vieux.

Je crayé bin de l'amà
Ai résons que mè desà,
Ora, mè foto de li,
Ein é trovà on pllie dzeinti. (Refrain.)

Ora, mè foto de li
Ein é trovà on pllie dzeinti.
Qu'il est doux! qu'il est aimable!
Qu'il est jeune et gracieux. (Refrain.)

Na pas de stau totifan
Que s'eindormant quie dévant,
Ne savant pas sè rasà,
Ne faut pas m'ein dévesà. (Refrain.)

Se ne sè sàvant pas pegni,
Lè faut pire reinvouyi.
Faut atteinde à on outra né
Que d'ein vîhne on pllie galé. (Refrain.)

Je n'ein vin ion, ie n'ein vin dou,
On derà que s'ein sant fou.
Tin è vegnià un bin galé
Que vigne pî tote lè né. (Refrain.)

J'aimerais mieux, cent fois mieux,
Un jeune mari qu'un vieux.
Les vieux vous font la grimace
Et les jeunes vous embrassent. (Refrain.)

Voulez-vous rire? — Mardi et mercredi prochain, soirées données par *La Muse*; on nous promet un spectacle des plus gais, dont *René*

* Malheureuses.

Morav fera tous les frais. « Les quatre doigts et le pouce », farce villageoise, fut représentée déjà il y a deux ans; elle eut un très grand succès. Ce n'est qu'une farce, en effet, mais une farce de beaucoup d'esprit. « Le rendez-vous d'Elvire », comédie en un acte, est aussi dans la note comique. M^{lle} Malan remplira le rôle d'Elvire. Enfin, l'épopée comique « Sac à douilles » est une suite de tableaux mettant en scène les côtés pittoresques de la vie militaire. — L'interprétation et la mise en scène ne laisseront rien à désirer, assure-t-on.

Les billets sont en vente chez MM. Tarin et Dubois.

L'Elysée lausannois.

A la rédaction du *Conteur vaudois*.

Messieurs,

A propos de la vente toute récente de l'Elysée par M. G. Perdonnet à la Société immobilière d'Ouchy (Beau-Rivage), je vous envoie ci-dessous quelques lignes traduites de l'ouvrage, si riche en détails sur notre ville, de feu le général Meredith Read. — Peut-être trouverez-vous qu'ils pourraient intéresser les lecteurs du *Conteur*.

Votre dévoué,

G.-A. BRIDEL.

La maison de l'Elysée, appelée jadis Le Petit Ouchy, fut construite en 1770 et fut, en premier lieu la propriété du professeur Rosset de Rochefort; elle passa par héritage à son gendre le colonel Henri de Molin de Montagny. A la fin du XVIII^{ème} et au début du XIX^{ème} siècle ce fut une des résidences d'été de madame de Staël, qui y recevait une société fort choisie. Dans ses salons, madame Récamier, le baron Constant d'Hermettes et Benjamin Constant prirent souvent part à la comédie.

En 1832, M. de Molin vendit cette propriété au comte de Satgé Saint-Jean, qui la nomma *L'Elysée* et la céda plus tard à M. G. Perdonnet.

Ane syndic et syndic âne.



Est-il besoin de rappeler que, dans nos villages, chacun possède un sobriquet? Si mon voisin se fâchait lorsque je lui dis: « A la tienne, la Trouille », au lieu de lui dire: « A la tienne, Pierre-Abram Grognoz! » et si ma voisine faisait la moue quand je lui chante: « Trot' trot' p'tite Reguette! », au lieu de l'appeler du doux nom de Céphise Tacheron, cela m'amuserait fort.

Aussi personne ne s'étonnera en apprenant que Vincent Genoux, fils de sa mère, Anne Genoux des Meules, porte, depuis sa plus tendre enfance, le sobriquet d'« Ane des Meules ». Il peut chanter avec Boccace:

J'tiens ça d'maman!

Quand on lui dit: « Adieu, l'Ane des Meules! » il pense à son beau domaine des Meules, se rengorge et paraît très flatté.

Or, Vincent Genoux possède un âne, un véritable âne, un âne qui braie comme quatre quand on lui tire la queue; un bel âne, mille tonnerres! le plus beau de la commune! Ce n'est pas sans raison que, dès le jour où il le ramena de la foire de Cossonay, on ne l'appela plus dans la contrée que le « Syndic ». Et lorsqu'on voit passer au village Vincent sur sa bête, chacun s'écrie: « Tiens! voilà l'Ane des meules sur le Syndic! A-t-il assez beau port et fin poil, tout de même, ce sacré Syndic! »

Mais, aux dernières élections communales, il en est arrivé une bonne à Vincent Genoux. Considérant l'étendue de ses prés, la surface de ses toits, les dimensions inusitées de sa cour-

tine, et nonobstant son sobriquet d'Ane des Meules, ses concitoyens l'ont appelé aux hautes fonctions de syndic de la commune. Syndic! d'un jour à l'autre, Vincent se trouva ainsi grandi d'une coudée. Lorsque, arrivé chez lui, au soir de cette mémorable journée, il entra dans son écurie, il s'écria en regardant son âne:

— Et moi aussi, je suis syndic!

A la pinte, quand un paysan disait: « C'est donc l'Ane des Meules qui est syndic! » il se trouvait toujours un loustic pour répondre: « Et le Syndic est son âne! »

Depuis ce jour, c'est un continuel quiproquo au village. Chacun sait que l'on perd difficilement les habitudes prises; quand, dans l'une de nos petites communes rurales, on a baptisé un homme, c'est fait pour longtemps. J'en connais fort bien une où le député s'appelle couramment le syndic, parce qu'il exerça autrefois cette fonction, — où le syndic s'appelle le juge, parce qu'il fut jadis juge de paix, — et où le juge s'appelle l'ancien assesseur! Quand on va chez le syndic, on dit: « Je vais chez le juge » et lorsqu'on rencontre le député on lui dit: « Bonjour, syndic! » Si vous ne me croyez pas, allez-y voir vous-même; ce n'est pas si loin de la capitale... une heure à peine.

Donc, les habitants de la commune ne peuvent perdre l'habitude d'appeler leur syndic l'« Ane des Meules » et de nommer son âne le « Syndic », et ils continuent à dire: « Voilà l'Ane sur le Syndic! » alors que c'est le syndic qui est sur l'âne.

Aussi, lorsque le syndic descend au village, pour présider aux destinées de la commune, les gamins regardent-ils l'Ane des Meules qui s'en va mettre le Syndic à l'écurie avant d'aller présider la séance: le Syndic mange alors son foin, tandis que l'Ane des Meules met ses bécicules pour déchiffrer de longs grimoires.

L'an dernier, M. le préfet du district avait convoqué la municipalité pour vérifier avec elle certains comptes; il arriva au village avec une heure de retard, suant et soufflant, car l'honorable magistrat a fort embonpoint. Il avisa sur la place un gamin un peu simple et, de sa voix tonitruante:

— Eh! garçon, as-tu vu le syndic?

— Oui, monsieur.

— Sais-tu où il est?

— Oui, monsieur.

— Veux-tu me conduire vers lui?

— Oui, monsieur.

Et M. le préfet suivit l'enfant. Celui-ci alla directement à l'auberge et, ouvrant la porte de l'écurie:

— Il est là-bas au fond, le Syndic... à la crèche de gauche!

— Le syndic, à la crèche de gauche!... Mille bombes! tu te fiches de moi, gamin!

Le moutard demeurait abasourdi, ses grands yeux niais fixés sur le monsieur en redingote qui était rouge de colère.

— Voyons! veux-tu me dire où est M. Vincent Genoux?

— Ah! l'Ane des Meules!... il est à la chambre de la municipalité!

Tête du préfet!

PAUL-E. MAYOR.

Pour fêter ses 16 ans. — La *Société littéraire* célébrait samedi son 16^{ème} anniversaire par une soirée qui groupait presque tous ses nombreux amis, heureux de se retrouver. Trois comédies ont été jouées avec entrain par les plus jeunes membres de la Société. Encore une ou deux rencontres avec un auditoire un peu plus exigeant que celui d'une soirée anniversaire, où dominent parents et amis, et ces débutants n'auront rien à envier à leurs aînés.

Un excellent orchestre d'amateurs, dirigé par M. Thibaud, violoniste et professeur, avait prêté son précieux concours à la Société littéraire. C'était

la première fois que cet orchestre se faisait entendre ; nous en reparlerons à l'occasion d'une prochaine audition, qui déjà nous est promise.



Tableau du lien conjugal.

Extrait d'un vieux auteur.

Sur 100,000 mariages on compte :

- 172 femmes qui ont quitté leurs maris pour suivre leurs amants.
- 327 maris qui se sont enfuis pour éviter leurs femmes.
- 549 couples séparés volontairement.
- 22,847 » vivant en guerre sous le même toit.
- 20,358 couples se haïssant cordialement, mais cachant leur haine sous une feinte politesse.
- 55,579 couples vivant dans une indifférence marquée.
- 173 couples réputés heureux dans le monde, mais qui ne conviennent pas intérieurement de leur bonheur.
- 24 couples heureux par comparaison avec bien d'autres plus malheureux.
- 1 couple véritablement heureux.

Ci 100,000.

Quoquès bambioulès.

Demeindze passa, à M^{re}, au prédze, l'organisse a fé onna musica d'einfai que tot lo mondo ein étai escandalisà ; assebin, quand saille-ce, lo syndico l'atteindai que déviant po lai fèrè onna semonce, et lai dese :
— Ah ! ah ! vo z'ài fè oquì dè bio, stu martin, jamé n'è oïu n'a tòla chetta !
— N'est pas mè, repond l'organisse, l'é cé gueux de Branlapantet, que tirè lo socliet ; ie sè trompà de chòmo.

Ienè à Louis Favrat :

Lai ein avai ion que bèvessai tot solèt, et que l'irè adi à la càva apri son bosset. Et ma fai, po ne pas bàire dinse coumeint lè caïon, sein trinqua, trinquavé avoué lo bosset et lai desai dinse :

— A ta santé, bossaton !

Et ein ècliaffèin lo verro, repondai po lo bossset :

— Grand bin tè fassé, Djudion !

— Porquìet ne preind-tou pas on journal, quin que sai, Abram ?

— On journal?... Mon père, ein no quitteint, m'ein a laissi plliein on artze ; ien é ao mein oncore por dix ans à lière.

— Qu'est-ce que la religion ? demandavé à on djeino boébo lo menistre, que recitavé lo catsimo, lo dzo de la vesita. Lo boébo vouait lo menistre dè côté et repond ein sorzeint :

— Ah ! vo z'ité on malin greliet, monsu lo menistre ; vo lo sèdè mi que, mè.

On païsan dáo destrict dè Cossené avai on valet qu'étai prau aleinga et prau metschein ; ye decidá d'ein fèrè on procureu et l'einvouai

à Lozena dein on bureau dè « proposé », coumeint dion ora.

Lo petit bougro l'ètai tordu coumeint n'a gourgne et ne velliessai jamé fèrè cein que les commis lai dezan ; l'avai bouna téta, mà ie velliài à sa tête.

On dzo que l'ài avai onna saisie à fèrè vers on retord dáo côté des Râpes, iò les procureus n'irant pas soveint bin reçus, lè grands commis dezavant : « Attein-vai, mon Dahiet, té que te váo tot savai et tot fèrè per tè-mimo, no te vin fèrè bailli onna leçon. »

L'einvouïon stu corps, que fut tot glorieux d'étré dza tant avanci ; mà, arrevá vers la màizon dáo débiteu, trei gros tsins lai furan einvouï apri, que fut b'naize dè sè sauvá déviant que ses mollets siant dégourchá.

Quand fu arrevá ao bureau, sè camerado lai demandiront se l'avai étai bin reçu.

— Bougro ! se ie étai bin reçu, que l'ài de, mímameint que l'ant volu mè fèrè medzi.

Proverbes jaunes.

Dans le conflit russo-japonais, le *Conteur* est comme les puissances européennes, il est neutre ; mais cette neutralité ne l'empêche point de reconnaître et de proclamer au besoin les mérites de l'une ou de l'autre des nations belligérantes. Voici, par exemple, quelques proverbes japonais, « qui, dit le *Journal*, de Paris, auquel nous les empruntons, ne manqueront pas de nous donner une haute idée du moral et de l'intellect des rivaux de la Russie » :

Il est facile de faire une fortune ; il est difficile de la conserver.

La vie d'un vieillard ressemble à la flamme d'une bougie dans un courant d'air.

Il faut avoir souffert pour connaître les souffrances d'autrui.

L'arbre dont la racine est profonde ne craint pas le vent.

Il est facile de recruter mille soldats, mais il est difficile de trouver un général.

La capitale a bien des charmes, mais le foyer a les siens.

L'homme n'est pas toujours bon, comme la fleur n'est pas toujours belle.

Après bon vin, parole sincère.

Après avoir traversé l'amertume, on devient homme.

L'erreur d'un moment devient le chagrin de toute une vie.

L'homme sage sait se plier aux circonstances comme l'eau prend la forme du vase qui la contient.

Il ne faut pas être les esclaves de vos enfants, ils trouveront eux-mêmes leur bonheur plus tard...

Poire pour la soif.

Une dame adressait l'autre jour une remontrance à un pauvre homme qui avait le tort de dépenser le plus clair de son salaire au cabaret.



— Il vous faut économiser, disait la dame, et ne pas tout dépenser à mesure, ainsi que vous le faites. Ne comprenez-vous pas qu'il faut savoir se garder une poire pour la soif.

— Eh ! mon té, madame, voyez-vous, moi, je n'aime rien tant le fruit.

La livraison de février de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

L'art et la matière chez M. Anatole France, par Paul Stapfer. — La tisseuse d'orties. Conte, par René Morax. — Lettres de Juste et Caroline Olivier à Sainte-Beuve, par Philippe Godet. — Joern Uhl. Le roman du jour en Allemagne, par Käthe Schirmacher. (Seconde et dernière partie.) — Réparation. Roman, par Eugénie Pradez. (Quatrième partie.) — La Suède et les Suédois, d'après Léon Tolstoï fils, par Michel Delines. (Seconde et dernière partie.) —

Chroniques parisienne, des Pays-Bas, russe, suisse allemande, scientifique, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau de la *Bibliothèque universelle* : Place de la Louve, 1, Lausanne (Suisse).

Tartarin II.

C'était dans un tout petit village, aux confins de l'Algérie.

Un vieux de l'endroit, le père C..., racontait un jour, au dire du *Chasseur Français*, que des panthères venaient presque tous les soirs dans le village.

« La nuit dernière, ajouta-t-il, je crus entendre du bruit dans la direction de l'école ; nul doute, une panthère devait être là. Je pris un fusil et sortis de ma chambre. Tout à coup, la lune se démasquant de derrière un nuage, me fit voir deux yeux brillants près de la porte de l'école. J'épaulais et fis feu. Un fracas indescriptible répondit au coup de fusil ; les enfants pris de frayeur jetèrent des cris éperdus. Je pris un flambeau d'une main, de l'autre tenant toujours mon fusil, je me dirigeai vers l'école. J'aperçus alors ma victime : une bonne dépaillée que mon coup de fusil avait réduite en miettes. »

Le poète dans les vignes.

Le bon poète Gottfried Keller avait un faible pour le jus de la treille, aussi bien que pour la mousseuse liqueur de Gambrinus. Il lui arrivait assez souvent d'être le dernier à quitter la taverne zuricoise où il passait ses soirées et une partie de ses nuits.

Un jour que, le regard un peu vague, il se dirigeait vers sa demeure plus tard que de coutume, il aborde une laitière, seule personne qui fût alors à la rue.

— Ma bonne femme, lui dit-il, pouvez-vous me montrer la maison de Gottfried Keller ?

— Mais, mon cher monsieur, Gottfried Keller, n'est-ce pas vous-même ?

— Je ne vous demande pas de me dire qui je suis, mais où est ma maison ?

La laitière le mit alors sur son chemin, mais dès lors elle demeura persuadée que le génial auteur des *Gens de Seldroyla* était un peu fou.

Aujourd'hui, à 8 heures, au Théâtre, soirée annuelle de la **Section bourgeoise de gymnastique**, avec le concours de l'orchestre Thumer. Morceaux d'orchestre, exercices gymnastiques très variés et, pour le bouquet, *Ballet des jockeys*, un ballet inédit, dont on dit merveille dans la coulisse. Ce sera fête des deux côtés de la rampe.

THÉÂTRE. — Jeudi, nous avons eu *Les deux Ecoles*, de Capus. Fort bien montée par M. Darcourt et admirablement interprétée par nos artistes, cette pièce fut très applaudie, à tel point qu'il faut en donner demain soir, dimanche, une deuxième représentation. Comme lever de rideau — si l'on peut s'exprimer ainsi — un grand drame en 5 tableaux, **Les quatre sergents de la Rochelle**. Que l'on dise à présent que le public du dimanche n'est pas gâté. Toutefois, s'il nous est permis de dire notre sentiment, nous eussions préféré un gai vaudeville à ce grand drame ; rire ou pleurer, sans conséquences : mieux vaut rire.

KURSAAL. — Encore un peu et le *Vive nous!* actuel ne ressemblera plus du tout à celui du début. Cette revue se pare chaque jour d'attraits nouveaux. Le plus récent de ces attraits est la troupe Eden (*tauromachie moderne*) : une dame écuyère, un toréador, un picador, deux chiens savants et deux buffles géants avec des cornes de deux mètres environ : tout cela sautant, évoluant, caracolant sur la petite scène de Bel-Air. C'est à voir.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.